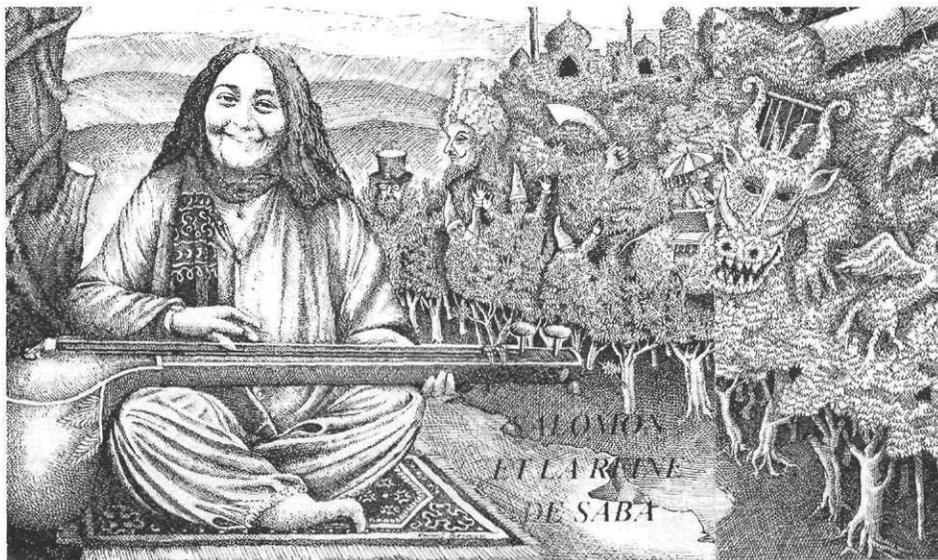


# Catherine Zarcate

**L**a difficulté pour moi c'est de faire court, au fond ma marque c'est peut-être que je « fais long »... Et je suis incapable de parler de ça, parce que c'est LA chose qui m'échappe totalement. Je ne comprends pas pourquoi je m'attelle toujours à des choses qui n'en finissent pas, pourquoi ce sont des mondes entiers dans lesquels je me plonge à chaque fois ? Mon rêve, mon idéal, consiste dans le conte court, puissant, dit avec toujours les mêmes mots, et qui ferait son temps juste ! Je n'y suis pas, je panique dès qu'on me dit « court » !

Quand je racontais « Bazar de Nuit », j'exprimais mon répertoire comme des personnages à l'intérieur de moi, installés en certains lieux de mon corps comme les émanations du foie, de la bile ou du cœur, de la jambe gauche...

Un jour, je racontais dans une grande salle, comme ici, il y avait 60 personnes, qui avaient payé des prix différents, donc qui étaient étagées. Le premier jour j'ai fait mettre tout le monde devant « Venez, venez... rapprochez-vous », et je me suis fait engueuler par le directeur du théâtre qui m'a dit « les gens payent des prix différents, c'est à respecter ». J'ai dit OK. Le jour suivant il y avait les gens éparpillés ; j'ai eu l'intuition d'asseoir certains de mes personnages à côté d'eux dans les « trous ». Je me rendais compte que ce n'était pas n'importe quel personnage que je faisais asseoir à côté de cette dame ou à côté de ce monsieur ; il y avait quelque chose qui se passait. Comme je fais partie des gens qui ont peur de manquer, j'ai beaucoup d'histoires !... J'ai donc installé les personnages de mon répertoire



dans tout l'espace et je disais quelques mots sur chacun, en deux secondes, parce que c'était juste une introduction pour me sentir un peu plus à l'aise. En plus, comme le fond était complètement vide, j'y ai mis tous les bédouins, les compagnons d'Antar... Ils sont une dizaine de milliers !... Hop !... Au-dessus de moi, j'ai mis Salomon sur son tapis volant, parce que comme j'avais 13 mètres de hauteur sous plafond, c'était trop... Voilà...

Or l'atmosphère de la pièce a été transformée - physiquement. Et j'ai senti... que le plafond était plus bas, que ma voix résonnait mieux, que c'était plein : il y avait quelque chose qui se passait. Et les gens l'ont senti aussi : quand j'avais assis un personnage à côté d'eux, ils enlevaient leur manteau et leur sac du fauteuil. J'en ai été bouleversée.

Du coup je l'ai refait, plusieurs fois, et même dans des salles plus petites. Une fois, au Petit Montparnasse, tout le monde avait été timide et était allé se mettre loin. Le premier rang était vide. J'y ai assis mes personnages. Un retardataire est arrivé, il allait s'asseoir sur un personnage... À ce moment-là, tout d'un coup, la salle - la salle ! - a crié « Ne vous asseyez pas là ! ». Je vous jure que c'est vrai ! Pourquoi riez-vous ?... C'est vrai, ça fait rire, mais moi j'étais bouleversée jusqu'au fond du cœur, parce que c'est ça, un répertoire. C'est vivant comme ça... Voilà, ça c'était ce que j'avais à dire sur ce qu'est la relation profonde que l'on a avec un répertoire.

Je crois que mon répertoire d'abord fait partie de ma vie, il est très profondément ma vie. Au fond c'est peut-être la question la plus intime qu'on puisse poser à un conteur, je crois. Et moi ce que j'aurais à dire, c'est que je me sens aussi un peu rémouleur, dans l'histoire de « La Chemise d'un homme heureux ». Le rémouleur passe : « rémouleur, rémouleur, j'fais du neuf avec du vieux ». Moi aussi, je fais du neuf avec du vieux. Et on fait tous du neuf avec du vieux, nous les conteurs. Person-

nellement ce que j'aime ce n'est pas le fait de faire du neuf avec du vieux, c'est que les meilleurs contes pour moi, ce sont ceux qui continuent de me faire du neuf avec leur vieux. C'est-à-dire que quinze ans après, ils sont encore neufs quand je les raconte. Ils ont une richesse si profonde que quand je change, ils changent, c'est quand je peux mettre mon changement dedans que je peux les garder toujours.

Vous savez, c'est comme les amis. Parfois - vous avez peut-être vécu ça - on change, on change, et on change tellement qu'il arrive qu'il y ait des gens qu'on est obligé de laisser sur notre route, parce qu'on n'a plus rien à se dire. Moi il y a eu des contes, dernièrement à qui j'ai dû dire « au revoir » et j'étais désolée parce que je n'avais plus rien à leur dire.

Et puis il y avait des contes avec qui j'étais fâchée parce qu'ils portaient mes guerres. J'étais fâchée contre mes guerres, donc j'étais en guerre contre mes guerres : j'étais en guerre contre ces contes qui les avaient portées pendant tant d'années, et je les ai laissés. Et puis il y a les contes qui, eux, m'apprennent leur paix. Ce sont les nouveaux, et ça me fait du bien. Mais c'est désolant d'avoir mis ses guerres dans des contes et du coup d'être obligé de les laisser.

Dernièrement il m'est arrivé un cadeau de la vie : quelqu'un m'a proposé un regard nouveau sur Shéhérazade : « en fait, ces deux-là, ils s'aimaient ». - « Ah ? Tu crois ? Mais non, elle y va pour sauver son peuple ! » - « Mais non, ils s'aimaient aussi. » « Ah ? » J'ai regardé dans mon cœur et oui, c'était juste, je pouvais suivre ce fil... Et la Shéhérazade que j'ai racontée m'a révélé que oui, je pouvais le comprendre comme ça, le dire comme ça. Ce conte, fondateur, pour moi - il m'accompagne depuis 35 ans ! - a été nettoyé de la guerre que j'y mettais, de la guerre que beaucoup de gens y mettent et il est sorti totalement renouvelé parce qu'il était assez riche pour porter ma nouvelle vision. Et pour moi, ça a été mer-



Catherine Zarcate © photo O.P. in *Dire*, n°1

veilleux de regarder un conte que j'étais au bord de lâcher, de jeter, enfin... de saluer d'un au revoir, et qui a été complètement renouvelé par le regard neuf que j'y portais. Ça m'a fait plaisir, je me suis dit « Ah ! oui, il y a des contes comme ça que je vais pouvoir sauver, sans aucun doute, en les regardant autrement » et j'étais vraiment ravie. Les contes portent nos guerres, nos « trucs », disons, ce ne sont pas toujours des guerres. Et quand on bouge, on les laisse parce qu'on en a marre. Mais il y a les vrais amis ; quand vous changez, il y a ceux que vous lâchez, parce que vous n'avez plus rien à leur dire, et puis il y a les vrais amis avec qui on peut changer la relation. Et puis il y a les amis qui sont si sages qu'on ne les quittera jamais, et ça pour moi... c'est du loukoum à la pistache !...

Un jour je me suis dit « je veux raconter MON histoire ! » J'ai demandé à mon cœur « J'ai quelque chose à dire, je veux raconter MON histoire » et mon cœur m'a dit « Ça fait

longtemps que tu la racontes, c'est « Le loukoum à la pistache ». Et j'ai regardé cette histoire et j'ai vu la manière dont je ne vous la raconterai jamais. C'est-à-dire en voyant ce que c'est que l'horreur d'une prison dans laquelle il n'y a plus qu'un petit bout de truc sucré qui nous retienne à la vie. Et je me suis dit « tu ne le savais pas ! »... Je crois que quelquefois on a perdu quelque chose d'infiniment profond, et quelquefois j'ai eu le sentiment, dans cette vie, d'avoir perdu complètement le chemin vers moi-même. Et les contes étaient des traces, et je marchais sur les traces de quelque chose. Je ne savais même pas, au début, que j'avais perdu quelque chose. Mais ça s'était mis en marche, et je suivais des traces... D'abord j'ai cru que je suivais mes racines. J'ai raconté *Les Mille et Une nuits*. Après, le désert m'a attirée, et j'ai raconté l'Épopée des bédouins du désert. Et puis je suis arrivée à Jérusalem, comme tous les gens qui traversent le désert. Et j'ai raconté l'histoire de Salomon ; je suivais quelque chose... Quand je suis arrivée à Salomon, je sentais bien que j'avais mis ensemble deux choses : celle qui cherchait ses traces, ses racines, dans *Les Mille et Une Nuits*, et celle qui cherchait en étudiant la tradition sacrée. D'ailleurs quand j'étudiais *Les Mille et Une Nuits*, il y avait toujours une partie de moi-même qui disait « tu ferais mieux d'étudier le sacré ». Et quand j'en étais à l'étude du sacré, il y avait la moitié de moi-même qui disait « tu ferais mieux de travailler pour les *Mille et Une nuits* » et un jour, ça s'est mis ensemble, ça a été Salomon : ça fait du bien. Et quand j'ai raconté Salomon j'ai su que j'avais rencontré un très très grand ami qui allait m'aider pendant très très longtemps à fonder ce qui me manquait, l'équilibre.

J'ai continué de cheminer comme ça, puis je me suis rendu compte que je cheminai autrement : je suivais des traces, mais autrement. Avec les contes de Jade, les contes chinois, j'ai commencé à chercher au-delà de la mort.

C'était ça qui m'intéressait chez les Chinois. Puis il y a eu « Les Fils du vent » quand je me suis trouvée, à force de chercher. J'ai rencontré une parole qui venait de moi et il y a eu un choc très important à ce moment-là, qui m'a changé la vie et qui m'a fait m'arrêter, parce que, en un second temps, j'ai compris que « Les Fils du vent » ce n'était pas à dire seulement, mais à vivre. Je me suis arrêtée de raconter, croyant que je m'arrêtais pour toujours... Et puis les contes m'ont regardée en souriant. Ils se sont mis sur le côté, ils m'ont dit : « OK... tu as besoin de temps pour toi, OK... On t'attend paisiblement, fais ta route ! fais ta route ! ». J'ai fait ma route. Et au fur et à mesure que je faisais ma route et que ma compréhension de moi, de ce qui m'était arrivé, de ma vie, de la vie, du Cosmos, s'élargissait, je regardais les contes, je leur disais « Vous n'y êtes pour rien ». Ils me disaient « Non, mais on t'attend paisiblement ». Et puis finalement, au bout d'un temps, il s'est avéré, que non, ce n'était pas de leur faute. Donc je pouvais reprendre. Mais en route j'avais laissé beaucoup de choses et j'ai trouvé d'autres choses. Je sais que maintenant ce qui m'intéresse ce sont les mythes, beaucoup plus que les contes, je ne sais pas pourquoi. Ce qui m'intéresse surtout c'est de pouvoir habiter totalement mon histoire. J'ai découvert dernièrement la liberté de pouvoir être debout et bouger dans une histoire. Pour moi ça a été une conquête. Pour d'autres c'est normal. Pour moi ça a été un chemin. Et c'était extraordinaire. Cette liberté qui s'explore dans le conte, dans le mythe, dans le mouvement, pour moi était fondamentale, fondatrice. Et là je rejoins quelque chose que disait Geneviève Calame-Griaule ce matin à propos du besoin de sentir la loi du monde. J'en ai besoin. J'ai habité le chaos, j'ai besoin de sentir ça. Je cherche cet

ordre et j'aime offrir ça. Donc dans mon répertoire, les contes qui pour moi sont les plus nourriciers sont ceux qui sont porteurs d'un équilibre profond.

Je vais finir avec les contes que je ne vous raconte pas ! Je crois que c'est intéressant de parler des contes qu'on ne raconte pas : parce qu'il y a les contes qui nous travaillent, qui nous nourrissent, mais on n'est pas fait pour les dire, parce que peut-être on n'est pas... assez sain à cet endroit-là ? Mais ils nous nourrissent, on en a besoin, ils sont pour nous. Et puis il y a ceux qu'on peut dire. Pour moi, fondamentalement, éthiquement, je crois profondément qu'il faut dire les choses qui font du bien, qui nous font du bien, et qui vous font du bien. Je m'occupe toujours aussi de faire attention, quand je parle : « Comment est-ce que je vais leur faire comprendre ça ? Comment je vais faire passer ce peuple-ci ou ce peuple-là ? »

Reste quand même toujours fondamentalement la question que pose Jean-Louis Le Craver, quand un conte est coupé, quand il lui manque un bout : on donne quelque chose de boiteux, on donne un trou. Je n'aime pas donner un conte qui n'est pas complet... Nous avons une parole publique : qu'est-ce que nous disons ? Et ce « qu'est-ce que nous disons ? » m'habite complètement, parce que j'ai été rendue folle par la parole. Alors pour moi, « qu'est-ce que je dis avec mes mots ? » « qu'est-ce que je fais avec mes mots ? » est une question fondamentale, que toute personne qui a une parole publique doit se poser. Les contes bien sûr sont plus sains que nous, mais malgré tout, quelquefois, on est quand même encore capable de les tordre. Et puis aussi parfois ils sont un peu de guingois et en ce moment, oui, je suis très attentive à l'équilibre des choses. ■

Catherine Zarcate a notamment publié :

- *Marouf le cordonnier et autres contes* chez Syros dans la collection Paroles de conteurs.
- En cassette : *Le Devin ; Bazar de Nuit et Les Fils du vent* aux éditions Diakité.
- Et en CD : *Les conteurs* (Chevilly-Larue).